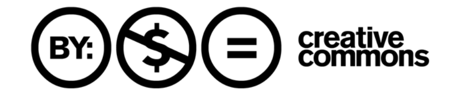




Conférence de M. Kristofer Schipper

Kristofer M. Schipper



Religions de la Chine

Conférence de M. Kristofer Schipper
Directeur d'études

Nouvelles recherches sur la liturgie taoïste

À la demande des étudiants et des auditeurs, nous avons repris un des sujets ayant fait l'objet de nombreux séminaires précédents : l'histoire et la pratique des grands rituels taoïstes. Il semblait en effet opportun de donner à une nouvelle génération de jeunes chercheurs des éléments leur permettant d'avoir accès aux très nombreux textes liturgiques conservés dans le Canon taoïste, qui sont, du fait de leur grande technicité, d'un abord difficile.

Comme point de départ nous nous sommes référés à mon article : « An Outline of Taoist Ritual » (*Essais sur le rituel*, Vol III. Peeters, Louvain 1995, pp. 97-126). Ce travail, qui remonte à une vingtaine d'années, se base essentiellement sur les matériaux recueillis à Taiwan au cours de mon terrain en tant que membre de l'EFEO (1962-1970). En effet, c'est dans le sud de Taiwan que j'ai pu étudier pour la première fois la grande tradition rituelle taoïste transmis par le *Lingbao qingwei zong* des Ming. Ce terrain a été ensuite exploré par de nombreux autres spécialistes, notamment japonais (enquêtes du professeur Ofuchi Ninji, publiées en 1983 dans son *Chûgokujin no shûkyô girei*).

Depuis le début des années quatre-vingt, les possibilités de recueillir des matériaux sur le continent chinois se sont graduellement améliorées. Certains, dont moi-même, ont cherché à retrouver ces mêmes rituels dans la province du Fujian (dont la très grande majorité des habitants de l'île sont originaires). Toutes les traces ne sont pas perdue et, si tout n'a pas été exploré, il est d'ores et déjà certain que très peu subsiste, surtout concernant le grand rituel solennel : les rites en langue vulgaire des *fashi* ont beaucoup mieux survécu.

Ceci s'explique si l'on veut bien admettre que les structures liturgiques sont le reflet des structures sociales. Le rituel classique est celui par lequel les chefs locaux reçoivent leur investiture. Les grands services d'offrande (*jiao*) sont organisés par les communautés de temple : de façon périodique

dans les grands temples régionaux ; seulement lorsque, à l'occasion de la relève des générations, les bâtiments ont été rénovés, pour les petits sanctuaires. Or c'est bien la strate concernée, celle des associations de paysans libres et des corporations de marchands urbains, qui a été frappée le plus sévèrement par les changements intervenus en Chine depuis un siècle. Autant dire que cette strate sociale n'existe plus guère en Chine continentale. Là où, comme par exemple à Pékin, les anciennes corporations essayent de se relever, elles sont aussitôt soumises à une censure sévère.

Pour les rites en langue parlée, la situation est tout autre. Leur pratiquants, les *fashi*, sont certes frappés d'interdit pour dissémination de « superstitions féodales », mais leurs exorcismes sont trop intimement liés à la vie du petit peuple pour pouvoir être éradiqués.

Par conséquent, les enquêtes et les collectes de matériaux faites sur le continent depuis une quinzaine d'années ont produit de façon quasiment exclusive des matériaux relatifs à ces rites populaires, et plutôt modernes, puisque, du point de vue littéraire, ils ont été écrits aux cours des derniers siècles.

De surcroît, les enquêteurs sur le continent ont souvent cru devoir déguiser leur travail en prétendant qu'il s'agissait d'études sur le théâtre régional, voire de folklore propre aux « minorités nationales ». C'est le cas de la grande majorité des sources manuscrites et rapports de terrain publiés par le professeur Wang Ch'iu-kuei à Taiwan (série des monographies du *Minsu quyi*). De fait, ces matériaux relèvent de façon générale des rites populaires modernes. Assez mal éditées, ces données de terrain sont souvent fragmentaires. Jamais une tradition n'a été recueillie dans son ensemble.

Ceci ne veut pas dire que ces matériaux sont sans intérêt. En les comparant entre eux, on peut arriver à reconstituer certaines traditions locales aussi inconnues qu'intéressantes. J'ai fait une tentative dans un article consacré aux maîtres rustiques *(Tulaoshi)* du Guizhou (« A Play about Ritual : the 'Rites of Transmission of Office' of the Taoist Masters of Guizhou (South West China) », *India and Beyond (Essays in Honour of Frits Staal)*. London, Kegan Paul, 1997, p. 471-496). Ces rites avaient été décrits dans une monographie intitulée : « Rapport d'enquête sur les rites de transmission de l'office de l'autel du Nuo (une forme de théâtre masqué) de l'ethnie Gelao du district de Cengong dans la province du Guizhou » (*Guizhousheng Cengongxian Pingzhuangxiang Gelaozhu nuotan guozhi yishi diaocha baogao*). Les habitants de la région concernée sont en effet officiellemnt classés « Gelao », c'est à dire qu'ils sont censés faire partie d'une ethnie minoritaire. Ils parlent pourtant chinois et leur rituel est en pur mandarin. La même tradition rituelle existe aussi dans la région voisine de l'est du Hunan, dont cette fois la population a été classée Miao !

Quoi qu'il en soit, parmi la masse des données sur le rituel taoïste ainsi mise à notre disposition on cherche en vain des éléments relatifs à la grande liturgie classique. De ce fait, la tradition conservée à Taiwan du sud garde son importance, voire un caractère unique ; d'autant plus qu'elle s'avère être la seule à se situer sans solution de continuité dans le prolongement des rituels classiques conservés dans le Canon taoïste des Ming (1445-1447). Les raisons qui ont fait que cette région ait pu conserver une tradition aussi

complète et fidèle sont multiples. Les plus anciens manuscrits liturgiques retrouvés à Tainan sont de la fin des Ming. Ils confirment ce que l'on aurait pu penser, à savoir que la cour des Ming a introduit cette liturgie durant les années 1662 à 1682, et que sa pratique s'est ensuite perpétuée dans les grands temples que la famille Zheng a fait construire. Depuis, aucun changement politique n'est intervenu pour abolir cette tradition, les régimes successifs des Japonais et des Continentaux ayant provoqué en revanche une réaction de conservation de la part des autochtones. Ainsi, l'étude du rite de Tainan continue d'être le passage obligé pour accéder aux sources du Canon.

Un autre axe pour les recherches sur le rituel taoïste concerne ses origines. Mieux nous connaissons l'histoire de la liturgie, plus il devient évident que les rites du Tao trouvent leur origine dans les rites de la Chine classique. Il est possible de montrer que les cultes aux divins immortels étaient déjà très répandus à l'époque des Royaumes combattants. Il ne nous a pas paru nécessaire de rouvrir ce dossier. Quant à l'offrande *jiao*, il est bien attesté dans le *Yili* (c'est ce qui reste de l'ancien canon de rites de la cour des Zhou) où il désigne les rites de passage du mariage et de l'entrée dans l'âge adulte par l'adoption de la coiffure masculine ou féminine. Le rite du *jiao* est caractérisé dans ses commentaires comme « des libations sans invitation à boire », c'est-à-dire que le vin (et les mets) étaient offerts, mais sans que les officiants ou les sacrifiants les consomment séance tenante.

Cette pratique du *jiao* se retrouve dans le rituel taoïste, et notamment dans un des plus anciens rituels qui nous sont parvenus, celui qui concerne la transmission des talismans du Lingbao dans le *Taishang lingbao wufu xu*, j.3 (troisième ou quatrième siècles de notre ère). Ce *jiao*, qui, du fait qu'il s'agisse d'une consécration, est aussi un rite de passage, comporte l'offrande d'un animal, en occurrence une oie (déjà rôtie). Les divinités qui reçoivent l'offrande sont, du moins en partie, considérées comme des personnages historiques (page 6b : Xia Yu, Jueli xiansheng, etc.). Le rituel peut se faire dans un oratoire (*jingshi*) ou, la nuit, sur un autel. Sur toute cette question, il est intéressant de consulter les liturgistes de l'époque Song, notamment la discussion de Jiang Shuyu dans *Wushang huanglu dazhai lichengyi* 15.2b sur la place du *jiao* dans le grand rituel Lingbao.

L'*ecclesia* du Maître céleste marque un grand tournant dans l'histoire des rites. Tout d'abord, les offrandes de vin et de viande sont proscrits : « les dieux ne mangent et ne boivent pas ». L'offrande essentielle est celle de l'encens. Les « gages de foi » sont les célèbres cinq boisseaux de riz, à verser dans les réserves de la communauté, puis du papier et de l'encre et parfois une figurine « corps de remplacement » (*dairen*) représentant le fidèle frappé de malheur. Le plus important changement concerne le panthéon : les dieux « historiques », c'est à dire les ancêtres, sont abolis, et relegués dans le domaine des morts, les Six Cieux démoniaques placés sous l'autorité du Souverain du Nord (Beidi). Les forces fastes des Trois Cieux sont des souffles purs du Tao, les Trois Officiers (Sanguan), et les « fonctionnaires » (*guanli*), en principe au nombre de mille deux cents, dont nous connaissons les noms et parfois les attributs, mais dont l'étude reste à entreprendre. C'est un univers résolument bureaucratique que le rituel donne à voir : le rite central, la présentation des requêtes (*zhang*) dont nous avons un très grand nombre de

modèles, mime une audience à la cour. En fait, même si les officiants sont en vêtement de cour, on a affaire à tout autre chose : le grand maître porte le grand manteau des shamans, et représente l'*axis mundi.*

Ceci dit, il faudrait creuser davantage les fondements de la ritualité bureaucratique. Le Tao dépasse les ancêtres ; ce qui veut dire qu'il brise l'ordre féodal. Comme Granet l'a dit tant de fois, les catégories du Tao sont fonctionnelles. La pensée politique de l'empire est modelée sur ce principe, sans jamais pouvoir le mettre en pratique entièrement. Le rituel taoïste servira de source d'inspiration pour les rites de l'État.

Un rituel très complet de l'*ecclesia* du Maître céleste est le *Yuanchen zhangjiao licheng li* (Almanach pratique pour l'offrande à l'étoile originelle) en deux *juan*, qui doit dater de l'époque des Six Dynasties. Le premier *juan* contient un plan détaillé pour l'installation de l'autel. Ce rituel accuse certaines influences des textes Lingbao (début 5ᵉ siècle) et autorise l'offrande de viandes séchées et du vin. Dans l'ensemble, il se conforme pourtant au canon rituel du Maître céleste. Nous avons étudié ce texte en détail.

Après l'examen de ces sources anciennes, nous nous sommes tournés vers la pratique vivante, en prenant un des rituels les plus fondamentaux de la pratique de Tainan, le *Daochang* (« L'aire du Tao »). Il s'agit d'un « rituel d'audience » (*chaozhen*) tel qu'il doit y en avoir obligatoirement un dans chaque service. Souvent, dans les services étendus qui durent trois ou cinq jours, on trouve un nombre multiple de rituels de ce type, qui sont alors appelés « audiences » (*chaoyi*). Nous avons lu, traduit et commenté le rituel entier. Surtout les traductions, jamais faites auparavant, des grands hymnes solennels comme « la Triple ouverture » (*sanqi*) attribuable au grand Lu Xiujing (406-477) ont donné lieu à des discussions intéressantes.

Les question de structure et de syntaxe rituelle nous ont aussi occupé. En gros, les rituels de type *daochang* comprennent deux grands moments : (1) la présentation de la requête et (2) l'audience à la cour du Tao, avec sa triple offrande de thé (ici une infusion de fruits confits). La requête, d'abord lue, puis purifiée, puis confiée à un émissaire qui va le porter à la Chancellerie céleste, est brûlée séance tenante, en même temps que la figurine qui représente l'émissaire en question. En fait, en termes rituels, il s'agit d'un sacrifice complet, d'autant que des rites de pénitence (confession du grand maître, lecture d'un pénitentiel au nom des sacrifiants) accompagnent la présentation et l'envoi de la requête. Ils mettent en évidence le côté propitiatoire de l'autodafé.

Une question connexe mais néanmoins essentielle pour l'histoire du taoïsme est celle de l'identité des émissaires. Ceux-ci, dans la tradition de la Voie du Maître céleste, sont les fonctionnaires, souffles du Tao, évoqués plus haut. Ceci change pourtant à la fin du Moyen Âge, lorsque nous voyons apparaître un autre genre d'intermédiaires, les maréchaux (*yuanshuai*). Ils sont liés aux rites du Tonnerre, et en gros comparables aux Vajrapani tantriques. Les *yuanshuai* sont vus comme des êtres humains divinisés, des démons convertis au service de la loi. Dans le rituel, ils apparaîssent à côté des anciens officiers du Tao. Les conditions historiques de l'apparition des rites du Tonnerre et les questions théologiques qui se posent au sujet de leur adoption dans la liturgie taoïste ont été longuement discutées.

L'audience, quant à elle, s'accompagne de danses circumambulatoires (*raotan*) qui s'apparentent au *pradakshina* bouddhique, les textes liturgiques du Moyen Âge qui discutent cette pratique n'en font d'ailleurs pas mystère. Là aussi, les danses ainsi que les hymnes qui les accompagnent sont donnés comme des rites de pénitence et d'expiation. Ce thème du lien entre sacrifice et pardon nous a également paru digne d'attention.

Autres activités du directeur d'études

• Invité en tant que Distinguished professor in the humanities à l'Université chinoise de Hong Kong (septembre-novembre 1999). Cours et séminaires sur les Chants du *Shijing* et sur le *Zhuangzi*.

• Participation au projet de recherche sur l'ancienne Voie du Maître céleste, avec les professeurs Lai Chi Tim de l'Université de Hong Kong et Franciscus Verellen de l'École française d'Extrême-Orient. Travaux d'édition en vue de la publication du canon des écritures de l'ecclesia (le *Zhengyi fawen*) avec Yuan Bingling, chercheur à l'International Institute of Asian Studies (Leyde, Pays-Bas).

• Membre du Comité d'organisation de l'exposition « Taoism and the Arts of China » du Art Institute of Chicago (date d'ouverture : 1er novembre 2000).

• Membre de la FRE « Religion et société en Chine » du CNRS.

Publications du directeur d'études

• « Stèle du temple du Pic de l'Est (Dongyue miao) de la Grande Capitale, par Wu Cheng (1249-1333) ». *Sanjiao wenxian* 2, pp. 85-94.

• « Inscription pour la reconstruction du temple du Pic de l'Est à Pékin par l'empereur Zhengtong (1447) ». *Sanjiao wenxian* 2, pp. 95-102 (avec Pierre Marsone).